

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## L'Orient le Sud

Jean Larose

---

Volume 27, numéro 1 (157), février 1985

L'Orient de l'esprit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Larose, J. (1985). L'Orient le Sud. *Liberté*, 27(1), 30–36.

JEAN LAROSE

## L'ORIENT LE SUD

... par le milieu, ébloui. De l'autre côté de la frontière, voilà le sud tout de suite plein. Comment l'entamer, s'il n'y a pas moyen d'y toucher ailleurs qu'au beau milieu? Aucune transition, le nord s'estompant, par où le sud se présenterait petit à petit. Ce serait encore un peu le nord, l'aube du sud en quelque sorte, une lente infusion du jour. Non. Midi tout entier au passage de la frontière. Je m'y entends cependant, je dois l'avouer, en Québécois ne sachant s'expliquer depuis le commencement, j'en profite.

Pour moi le sud commence où cessent les USA, avec le territoire mexicain. Mais pas n'importe où, pas à Brownsville, Laredo ou El Paso, quoique le sud y commence brusquement, comme la mer à la plage. D'abord il me faut l'ouest le plus possible, courir au Far-West en prenant mon élan depuis Montréal. Et quand il ne reste plus qu'à me jeter à l'Océan, un quart de tour à gauche et le bout du monde commence à plein. Au-delà de cette ligne où le soleil s'efface, l'horizon avare réserve — et promet — l'Extrême-Orient. «L'Amérique a inversé les directions, elle a mis son orient à l'ouest, comme si la Terre était devenue ronde précisément en Amérique; son Ouest est la frange même de l'Est» (Deleuze et Guattari, *Rhizomes*, p. 56). La promesse de l'horizon se rencontrera partout, pourvu que le cercle se déplace avec moi son centre. Le sud est cette faculté de porter

le midi de sa vie, et de le couronner d'un horizon prometteur. Finalement, ce dada dévoile Dieu.

Depuis 1972, mon sud commence donc à l'extrême sud-ouest, à San Diego. Car le sud est aussi une manière de tenir parole, et de faire tenir à la vie sa première promesse. Toute première fois fut précédée d'une avant-première, rétrospectivement grosse de trahison, un peu comme la promesse de l'horizon. Chez moi, recommencer la première fois, approfondir fidèlement la promesse de l'avant-première est devenu une spécialité du caractère.

Je traduis très librement San Diego, je l'appelle «Saint-Jour».

Un quart de tour à gauche, avant de plonger dans l'Océan, et les déserts mexicains réalisent l'Extrême-Orient. Quand j'écris Océan avec l'O majuscule, il ne peut s'agir que du Pacifique aux rouleaux mangeurs d'hommes. Le Pacifique est la rondeur liquide de la Terre, l'Océan infiniment puissant et infiniment aimable.

J'aime descendre le long de la plage qui répond au milieu du ciel, en regardant souvent vers la Nouvelle-Calédonie. Pour cela, j'épouse en esprit la courbure du globe. Je peux rouler longtemps, descendre de plus en plus bas dans les régions à peine esquissées des Baja, du Jalisco, du Guerrero, du Oaxaca — à condition de faucher toujours l'horizon du Pacifique avec la courbe immatérielle de mon regard, vers l'extrême-sud qui est aussi extrêmement occident et extrêmement orient: une terre qui n'existe pas, dans la Mer de Corail, entre la Chine du Mur et l'Australie de la Grande Barrière. Vers ce que j'appellerais, en me servant d'une vieille expression qui m'a toujours promis une magnifique barbarie, les marches. Absolument, les Marches de la Terre se rejoignent toutes en ce point, comme d'une pyramide les degrés concassés, aplanis et polis. Le miroir du jour.

Le sud absolu ne se rencontre pas qu'aux Marches de la Terre. Le sud intransitif, pur de tout nord, compose le charme des lieux définis par un éloignement sans repère. On dit souvent: loin de tout. Cela

n'a pas de sens et pourtant le sud mûrit en effet où l'être loin de tout se rappelle des désirs de toute première proximité — et pas du tout insupportables. Je pense aux dernières lignes de *Thomas l'Obscur* (1941), à ces gens qui essaient de créer des «formes nouvelles». Pourquoi répètent-elles le vieil anathème contre «l'immensité et la douceur»?

*.. ils se groupèrent sur le rivage, cherchant à modeler dans le sable des formes nouvelles qui répondaient à leurs rêves. L'un essaya de former une main, l'autre voulut créer un œil. D'autres, reprenant des songes glorieux, creusèrent dans le sable la fosse de l'homme qui devait affronter la mer et ils dessinèrent une bouche pour parler à l'inexprimable. Cependant il s'éleva réellement du fond des ténèbres un cri prolongé qui était comme la fin d'un rêve; tous se tournèrent vers l'océan et ils aperçurent un regard dont l'immensité et la douceur firent naître en eux des désirs qu'ils ne purent supporter.*

J'ai connu, pour ma part, un sud où les désirs de toute première proximité ne menacent pas; où le rêve se prolonge sans cri et meurt sans l'ambition de jeter une bouche contre l'inexprimable. Le sud s'entend sans tragédie avec l'inexprimable. C'est d'ailleurs une plénitude assez plate, sans grand sublime, comme le bonheur d'un artiste qui manquerait de lacunes. Ici, je dois anticiper maladroitement la toute dernière révélation: l'angoisse devant l'inexprimable sera évitée, par la vertu du sud, à la condition que la promesse de l'horizon soit tenue dans la réalité par le rythme. L'horizon peut promettre, il ne peut rien donner. C'est le miroir de Narcisse bronzé, que j'appelle Sandy Ego, le moi des plages qui ne connaît rien de l'autre. Seul le rythme permet de connaître l'autre sans perdre le sud.

La côte est travaillée par les lames de la mer, avec le Temps. Aller à la plage pour suivre vers le sud indéfiniment cet ourlet du continent, n'est-ce pas méditer les Rythmes? S'extasier sur la limite, ne plus pouvoir se passer du rythme des marées et du rythme

des rouleaux, serait-ce réaliser dans la géographie le rêve oriental de la métempsychose? Se reprendre du début? Pour demeurer fidèle à la promesse de l'avant-première fois, faire plutôt le funambule sur la limite.

*Quant aux sensations cénesthésiques que procure la vague amniotique, elles font du corps, en son volume, ce qui résiste au flot et donnent au corps sa première limite. Ce n'est certainement pas par hasard si, chez les enfants psychotiques en particulier, les premières représentations du corps apparaissent régulièrement sur un bateau ou sur une grève, à la limite que la terre impose à la mer. (Denis Vasse, L'ombilic et la voix, p. 81)*

Et, sur ce fil, comment ne pas rêver d'un raz-de-marée? La première limite du corps, ne peut-on plonger en deçà? Jusqu'à quelle langue le sud peut-il descendre? D'abord refaire un quart de tour à droite, traverser la plage, braver le rouleau, laisser se dissoudre la peau, sacrifier la frange à quoi tenait l'érotisme, perdre la coupure des lèvres, l'enclos des dents, la marge de l'anus, le sillon pénien, le vagin, la fente des paupières et le cornet de l'oreille...

Le nord exècre le sud parce qu'il craint pour ses coupures. Quand Baudelaire se moque de «ces îles volcaniques et parfumées où l'âme (...) désapprend chaque jour l'exercice de la pensée», quand il s'en prend à l'impuissance littéraire des créoles: «On dirait des âmes de femmes faites uniquement pour contempler et pour jouir», il exprime un rapport politique analogue à la domination hiérarchique de la couronne corticale sur le reste du corps. Raciste et misogyne, le nord tient à ses coupures — de classe, de race, de banque, de territoire, du sexe et des sexes. Ce qui explique que nord-sud soit aussi un axe égrillard, qui mène au harem. Faire la nouba avec des moukères aux bons loukoums. L'aigle nordique se pose sur la piste stérile — un Sahara dans la matrice, dirait Michelet — et le touriste se dilate. Il débarque en se léchant les babines. L'Orient est un nom de l'esprit nordique manquant le sud. Même si son hasch est

jamaïcain, l'extase est orientale, et le touriste ne touche pas plus le sud avec son narguilé qu'un «corps incandescent qu'on approche d'un objet mouillé ne touche son humidité, parce qu'il se fait toujours précéder d'une zone d'évaporation» (Proust).

Mais il y a l'autre nord.

Le froid qu'il faut franchir pour aller au travail, et toute la journée dans la littérature chercher midi à quatorze heures. Et vous, âmes errantes des corridors, fantômes des ascenseurs, doubles de chair qui vous lamentez derrière le travailleur dans ses boîtes nordiques, je m'adresse à votre nord: n'es-tu que la maison hantée, le foyer inconsolable? ou l'adieu stoïque aux retraits éventés? La marmotte privée de ses terriers prendra-t-elle le nord en échange?

Je me rappelle les visions de chambre chaude et de caressante intimité qui dans le sud me représentaient l'hiver. Jamais le nord ne m'apparut désirable que dans le sud. La plage envahie par des Québécois à l'*hybris* impunie, la foule d'une ville sale et lourde, la chambre douteuse où m'aura stoppé le «flux»: quels cadres pour le mal du pays, pour évoquer la douceur d'une chambre d'amour, la chaleur d'être deux sous les couvertures en hiver; ou pour entendre l'appel d'une scène ardemment nordique, par exemple l'immensité d'un champ balayée par la poudrière ou le vent d'août, et deux êtres qui se hèlent plus fort que la mort depuis les deux extrémités de la nappe de lumière cernée d'épinettes — et qui se rejoindront! Dans le sud, mon éros est nordique, il s'entretient au souvenir d'avoir tenu tête au froid. J'aime depuis le sud l'humanité des nuits d'hiver, la vie nordique qui mime la mort pour ne pas se faire remarquer par le froid, les légumes caduques de nos étés comme des aquarelles tout de suite lavées par l'automne, les bêtes vraisemblables avec leurs fourrures humaines et qui nous aident avec leur vraisemblance. Mon éros nordique brille dans la nuit polaire, comme un orgueil érémitique. Une réclusion si âcre, quand j'en rêve dans les moiteurs et les glaires du sud, ramènerait mon malheur derrière sa bannière jusqu'au pôle.

Est-il difficile de m'arrêter à Montréal, quand je remonte du sud! A celui qui revient mourir et qui aura tout vu, fors le jour, on jette Montréal comme un os à ronger. Nord et sud ne sont que des directions prêtées au désir — mais Montréal tombe là et il faudrait croire qu'en remontant du sud pendant des jours et des jours tout contre le continent, c'était cela la chose promise par l'horizon nordique? Hélas, le sud nous tient en plein milieu, mais le nord n'a que des têtes qu'on ne finit jamais d'apprivoiser.

Jusqu'où faut-il remonter pour mettre le nord de son bord? Car si le malheur pourchasse son nord, n'est-ce pas pour signer un pacte avec le froid, et contre une vie tissée d'adieux nostalgiques?

Comme nord, Paris ne vaut rien. Non plus comme levant, puisque malgré qu'on prenne vers l'orient pour aller en France, on s'y retrouve en Europe de l'Ouest, en pleine férocité occidentale. J'écris «en plein», mais il n'y a de place pour un Québécois que tout au bord, sur ce navire qui fluctue toujours sans jamais couler. Encore heureux s'il ne se voit obligé de se réfugier dans le canot de sauvetage, et de se laisser haler sur les flots incompréhensibles. Il cherche de zinc en zinc son autorité brisée. Et il se perd dans les rues, pleure au murmure des caniveaux qui font de Paris une forêt de politesses, aux ruisseaux ayant perdu l'âme natale. Adieu nostalgique à l'autorité québécoise, je me souviens d'un pacte avec le froid, ma dernière carte contre Paris. Près du métro Glacière, eh oui, mon vieux foulard ouvert, j'ai déboutonné mes boutons du cou. Et en échange de mon malheur, encaissé le froid, comme une irruption triomphale de l'animal en moi.

Rien qu'une solution: aimer ma France faite Sud. Le sud peut se définir: au lieu d'aller en France. Mais alors il s'obscurcit, et il n'y a qu'à rester chez soi, sous la neige imbécile, à maudire ce sud de malheur. On peut aussi se dire du sud: la France aimablement orientale. Ou orientable. La France à chacun selon ses besoins. La porte que l'on pousse en chantant. Est-il possible de l'aimer tant, ce sud! Ah! le grand

jour m'attend, de l'autre bord de cette frontière!

Pendant plusieurs années, j'ai vécu aux fenêtres d'un douzième étage, en haut de la pente douce du Plateau Mont-Royal. De ma table d'écriture, j'apercevais le fleuve, les îles de l'Expo, et le sud, aussi loin que possible. Un ami m'assura même que, par temps clair, le regard atteignait North Pole, sur le Mont Washington.

Le matin, souvent levé avant le jour (ma vigilance d'usurier, ma prévoyance de pythie), je l'attendais en écrivant. Je n'aime pas beaucoup la nuit. La nuit est mate, cendre et ennui. Sauf pour un bon sommeil de rêves mouvementés, la nuit est sans profondeur. Le miroir du nord. Vienne le jour éparpiller sa laque sur l'inconnu! Au jour seulement, au grand jour de midi l'énigme s'alourdit, ma tête n'en peut tenir le coup.

Il m'est arrivé, après quelques heures d'écriture, sur le point de danser à force d'ambition, de crever la nuit à sa surface de boue comme une bulle de lumière jaillie d'un volcan. J'exigeais de voir le jour! Oh, je vous assure, quand l'aube de février secourt enfin une nuit de trente sous zéro, et qu'il se condense à partir du fleuve de gigantesques vapeurs toutes droites; quand celles-ci s'ébranlent ensemble sur plusieurs kilomètres, et qu'elles s'avancent comme un peuple de colonnes vers la cerise affolante du jour — je vous l'assure, elles marchent au sud. Serait-ce l'axe tordu de la rue Saint-Laurent, qui partage l'est et l'ouest sans filer droit au nord? Toujours est-il qu'en hiver l'orient c'est le sud. Je l'ai tellement regardé, par-dessus le fleuve, par-dessus les pavillons finis de l'Exposition internationale, à la portée du jour. Il n'est de grand amour du sud qu'après la matité sourde de la nuit: une veine d'or suffoquée dans l'épaisseur du charbon, le chant désespéré d'une gorge obstruée de glaise, et surtout le regard d'avoir tout vu et de ne désirer plus que son propre jour.